

La condition géohistorique entre diffusion et `asabiya

Christian GRATALOUP

Résumé

Pourquoi les sociétés sont-elles si nombreuses et diverses dans le monde? Pourquoi certains humains sont-ils nos proches et d'autres nous semblent-ils très éloignés de nous? Ce sont des questions pour lesquelles la géographie peut jouer un rôle interprétatif qui n'est pas que métaphorique.

Les sociétés ont besoin de proximité pour se reproduire, ne serait-ce que langagière. L'éloignement est, de ce fait, destructeur du lien social. Mais cette proximité — ou cet éloignement — ont une histoire...

Mots clés: diffusion, distance intra et intersociétale, lien social, `asabiya, mondialisation.

Abstract

Why are the world's societies so numerous and varied? Why do certain humans seem so close to us whereas others seem so remote? Geography's role in interpreting these questions is far from simply metaphorical.

Societies need proximity in order to reproduce, be it simply linguistic proximity. Remoteness therefore destroys social ties. Both proximity and remoteness have a history.

Keywords: dissemination, intrasocietal distance, intersocietal distance, social ties, asabiyyah, globalisation

*« Toute dynastie est plus forte en son centre qu'à ses frontières.
Quand elle est à bout d'expansion territoriale, elle devient trop faible
et ne peut aller plus loin.
C'est comme les rayons de la lumière qui se diffusent à partir des centres
ou comme les cercles qui s'étalent à la surface de l'eau »*
Ibn Khaldoun ¹

Il n'y a qu'une seule Humanité. Pourtant, les sociétés sont nombreuses et diverses. Les hommes ont pu se disperser sur presque toutes les terres émergées, mais en s'éloignant les uns des autres, ils perdaient la possibilité de produire les interactions qui tissent en permanence les liens créateurs du social. La contradiction entre l'éloignement et la proximité,

1. Ibn Khaldoun (1332-1406), acteur politique et intellectuel, auteur des *Prologomènes à l'histoire universelle*, est un fondateur de la réflexion théorique en sciences sociales, particulièrement pour l'histoire des civilisations.

entre les dynamiques de diffusion et d'interaction, est largement productrice d'Histoire.

La malédiction de Babel: distance et diversité

«Et l'Éternel dit: voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté.

*Allons! Descendons et là confondons leur langage,
Afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres.
Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre
et ils cessèrent de bâtir la ville»
(Genèse 11, 7-8).*

Supposons la surface de la Terre dotée d'un unique et immense continent tout plat sur lequel est apparue quelque part l'espèce humaine. On peut raisonnablement faire l'hypothèse que nous nous trouverions, au bout d'un certain temps, en présence d'une grande diversité de sociétés. Il faut, pour suivre cette piste, tenir compte de deux données qui agissent contradictoirement :

- les êtres humains disposent d'une grande mobilité et d'une forte capacité d'adaptation à des milieux différents;
- mais lorsque des hommes sont éloignés les uns des autres la distance représente un frein à leurs échanges.

L'homme est un animal doté d'une assez grande capacité de locomotion. Certes, d'autres espèces terrestres courent plus vite ou plus longtemps. Malgré tout, les possibilités de mobilité d'un groupe humain, même à l'aide de ses seules jambes, comme les populations paléolithiques, ne sont pas du tout négligeables. Si on part de l'idée élémentaire qu'un adulte peut parcourir une moyenne journalière d'une trentaine de kilomètres, cela signifie que théoriquement en un mois un groupe pourrait franchir 900 kilomètres et près de 10 000 kilomètres en une année. Il faudrait donc quatre ans pour qu'un groupe humain puisse accomplir le tour de la Terre, à supposer, bien sûr, qu'une route pédestre et circumterrestre puisse exister. Ce calcul sommaire suppose également que nos migrants aient l'opportunité de se fournir leurs conditions d'existence (eau, nourriture, moyens de lutter éventuellement contre des climats extrêmes) en peu de temps et d'effort pour que leur déplacement ne soit pas ralenti.

Il est donc raisonnable d'imaginer que les mouvements des groupes humains ont, sur de longs trajets, généralement été beaucoup plus lents. Cependant, la mobilité des hommes reste importante : une société de chasseurs-collecteurs qui, tous les ans, changerait de terrain sur une distance de l'ordre de 50 kilomètres, se serait tout de même déplacée de 5 000 kilomètres en un siècle (à condition, bien sûr, de ne pas suivre

des trajets en boucles). Il suffirait donc théoriquement de trois siècles à une telle société pour aller de l'extrême nord de l'Amérique jusqu'à la Terre de Feu (près de 15 000 km), soit beaucoup moins que les hypothèses les plus courtes pour le peuplement du Nouveau Monde (16 000 ans environ). Rien d'étonnant donc à ce que des hommes aient été présents presque partout sur le globe, sauf en Antarctique et dans quelques îles, avant que ne débute la mondialisation. Ces calculs rapides sont utiles, car ils permettent de comprendre qu'il puisse n'y avoir qu'une seule forme du genre *Homo* sur Terre. Si la diffusion humaine avait été condamnée à plus de lenteur, il ne serait pas impensable que l'espèce humaine soit aujourd'hui plus diverse²...

Des groupes humains aux origines communes peuvent donc se trouver assez rapidement très éloignés les uns des autres. Or la distance interne à un groupe ne relève en rien d'une mesure équivalente. Entre les membres d'une même société des interactions sociales sont constamment nécessaires, justement pour reproduire en permanence le lien social. L'éloignement freine ces possibilités d'interactions. Si un élément d'une société se trouve trop loin des autres, il risque fort de s'autonomiser. C'est ce qui se produit généralement pour toutes les colonies de peuplement par rapport à leur métropole. C'est là qu'intervient la babélisation. Un paramètre essentiel des processus géohistoriques découle donc de la maîtrise plus ou moins grande de la distance par chaque société. Lorsque cette capacité est vite limitée, cela veut dire que les différenciations se produisent rapidement. Réciproquement, lorsque la maîtrise est grande, une société peut correspondre à une grande étendue tout en gardant ses traits majeurs.

Cette notion de maîtrise de la distance est complexe. Le premier caractère, auquel on ne peut réduire sa maîtrise, mais qui est évidemment fondamental, découle des techniques de transport. Posséder un moyen d'aller plus vite ou de déplacer des volumes plus importants avec moins d'énergie ne peut que modifier en profondeur les logiques spatiales d'une société, ainsi que les rapports qu'elle entretient avec les sociétés proches. Des progrès décisifs dans les techniques de transport ou de communication représentent toujours une mutation géohistorique essentielle. La domestication des animaux de bât, plus encore la monte de certains d'entre eux, en particulier du cheval, ont induit des révolutions spatiales essentielles, de même, bien sûr, que l'apparition des moyens de transport mécanique au XIX^e siècle. Mais l'histoire de la maîtrise de la distance ne saurait se réduire aux seules innovations dans les techniques d'échange, quelle que soit leur importance évidente. Une organisation efficace peut se fonder sur des procédés connus depuis longtemps,

2. CHALINE (Jean), *Histoire de l'homme et des climats au Quaternaire*, Paris, Doin, 1985.

comme les réseaux postaux mis en place dans l'Empire mongol du XIII^e siècle³. Le capital d'infrastructure (routes, ouvrages d'art, installations portuaires) joue un rôle essentiel pour rapprocher ou éloigner des lieux. Capital aussi le fait de connaître ce qui existe au loin, de savoir qu'on peut l'atteindre et par où il faut passer : la connaissance géographique est un élément central de la distance elle-même, en particulier sous la forme de la mémoire formalisée de l'espace que sont les cartes.

La distance interne à une même société dépend également des relations qui existent ou non entre ses éléments, de leurs caractères, de leur intensité, etc. Si des liens relationnels sont nombreux entre groupes sociaux ou individus, les distances seront plus courtes. En revanche, si des barrières sociales, culturelles, linguistiques, etc. séparent ces groupes, l'éloignement sera plus grand. La distance produit de la distance. Deux groupes de même origine, mais éloignés, voient leur langue se différencier en deux dialectes cousins, certes, mais distincts, au point que la compréhension spontanée devient impossible⁴. Leurs façons de vivre, de produire, de prendre les décisions, etc., divergent inexorablement. Le nombre d'exemples de ces babélisations est infini. Cette diversification renforce à son tour l'éloignement, et réciproquement.

Le coefficient naturel de la distance

Longtemps l'obstacle le plus manifeste à toute diffusion d'une espèce fut l'étendue maritime. Évidence d'abord pour les plantes et les animaux : l'isolement ancien de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande est à l'origine du développement d'une faune et d'une flore bien particulières, dont les marsupiaux sont l'aspect le plus connu. De façon plus générale, l'insularité, même avec des conditions climatiques et géologiques assez proches d'autres lieux, produit de l'originalité dans le monde du vivant. Les inévitables mutations génétiques qui s'y produisent ne peuvent plus dépasser les limites du monde insulaire et sont alors à l'origine de divergence dans les processus d'évolution. Madagascar, les îles du Pacifique, celles de l'océan Indien méridional, etc. nous présentent les résultats de véritables laboratoires du vivant. Celles d'entre elles qui furent peuplées avant l'arrivée des Européens représentent également des sortes d'expérimentations dans le champ du social.

Les montagnes et les déserts ne sont jamais infranchissables, en tout cas pour les hommes. Cela dit, la réduction très forte qu'ils imposent aux flux d'échanges — en d'autres termes, l'étirement de la distance

3. GAZAGNADOU (Didier), *La poste à relais. La diffusion d'une technique de pouvoir à travers l'Eurasie*, Paris, Kimé, 1994.

4. CALVET (Louis-Jean), *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Hachette, 2005.

qu'ils provoquent —, permettent de mieux comprendre les diversifications sociales qui se constatent souvent de part et d'autre. Deux exemples de taille nous en donnent de claires illustrations : le Sahara et l'Himalaya. Le grand désert africain correspond largement à la discontinuité entre un peuplement blanc et un peuplement noir de l'Afrique. Certes, dans le détail c'est plus complexe : parmi les peuples nomades qui l'habitent, beaucoup sont blancs, mais quelques-uns sont noirs (les Toubous du Tibesti, par exemple) ; l'axe nilotique, transversal à la zone désertique, représente un gradient complexe de population... Cependant, l'opposition qui fait parler d'Afrique noire ou d'Afrique blanche correspond bien spatialement à un obstacle aux communications. De même, la plus haute chaîne de montagne n'a, certes, jamais été infranchissable ou plutôt incontournable, mais ce n'est certainement pas non plus un hasard si deux grandes aires culturelles nettement différenciées s'étendent de part et d'autre. Les mondes indien et chinois sont identifiables depuis plusieurs millénaires ; ils ne sont pas sans liens, ne serait-ce que le bouddhisme qui s'est bien diffusé du Sud vers le Nord, les sociétés montagnardes intercalées entre ces deux grandes civilisations peuvent être en partie lues comme des transitions... cependant, il n'en reste pas moins que la montagne forme une discontinuité historique impressionnante.

Les barrières montagnardes et désertiques, de même que des discontinuités maritimes modestes, n'ont jamais représenté un obstacle absolu à la diffusion de l'espèce humaine. Cependant, leur rôle a été fondamental dans le processus de différenciation socio-spatiale entre les sociétés. De l'exagération des distances qu'elles produisent découlent généralement une fission entre les espaces sociaux et une différenciation entre des ensembles qui peuvent avoir des origines communes. La société japonaise tire l'essentiel de ses héritages du continent, plus précisément du monde chinois, souvent via la Corée⁵. Pourtant, de la mise à distance par l'insularité découle une civilisation fortement originale.

Une barrière n'est jamais uniforme spatialement. Une chaîne montagneuse présente des abaissements de ses lignes de crêtes, des cols ; une discontinuité maritime offre des parties plus resserrées, des détroits ; des oasis ou des vallées allogènes fragmentent l'aridité d'un désert ; des espaces moins boisés aèrent la muraille d'une grande forêt... On peut appeler « axes » ces facteurs naturels que les sociétés utilisent comme réducteurs de la distance. Ils peuvent être pensés comme l'inverse des barrières. Les vallées en sont sans doute la forme la plus banale, même si un axe fluvial n'est pas nécessairement un axe de communication ; elles représentent d'abord des lignes de plus faibles hauteurs, des talwegs, donc le contraire des lignes de crêtes. Aux barrières forestières,

5. PELLETIER (Philippe), *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, CNRS éditions, «Espaces & Milieux», 1997 ; voir aussi dans ce volume p. 229.

mais aussi aux déserts, on peut opposer les milieux ouverts mais non arides, les steppes et prairies, les savanes ou les forêts claires. Ces milieux n'offrent pas de résistance forte au passage de groupes humains comme le feraient d'épaisses masses arborées. Ils leur permettent cependant de trouver de quoi chasser et cueillir, éventuellement le fourrage nécessaire à leurs animaux domestiques. Il n'est donc pas étonnant que ces milieux naturels ouverts, sans être abiotiques, aient représenté des espaces privilégiés pour les foyers de néolithisation.

Tel bras de mer qui pouvait arrêter un groupe de chasseurs paléolithiques représentera ultérieurement le cœur d'une thalassocratie⁶. Telle vallée sera successivement frontière imposée, puis grande voie de communication. Densités et contextes techniques modifient le rôle des données naturelles. Ce sont sans doute les étendues maritimes qui présentent les meilleurs exemples d'inversion des fonctions géohistoriques. La barrière historiquement la plus importante fut sans doute l'Atlantique, avant 1492, à peine égratignée par les aventures des Vikings. Inversement, depuis le XVI^e siècle, les flux de bateaux, puis d'avions, n'ont cessé d'augmenter sur cet espace maritime⁷. De barrière, l'océan est devenu axe. Inversement, un espace de communication centré sur une mer peut devenir une barrière. Ce fut largement le cas de la Méditerranée.

Les « contraintes » du milieu naturel n'ont donc pas de rôle assigné de toute éternité. Il n'y a pas de « vocations » des lieux. Mais décontextualiser les sociétés serait tout aussi naïf que de déterminer leurs histoires par les milieux dans lesquels elles se déroulent. Les effets du relief, du climat, de l'hydrographie, de la nature des sols, rendent plus complexe à comprendre, mais n'infirmant pas la contradiction entre les capacités dynamiques de diffusion de l'espèce humaine et la moindre compétence d'une société donnée, au moins jusqu'à une période récente, à maîtriser ses distances internes. Les effets de barrières de certaines conditions naturelles (mers, montagnes, déserts, forêts, etc.) dans certaines conditions techniques et densités, sont productrices de fractionnement en sociétés distinctes. On n'a pas d'exemple d'un même groupe d'humains ayant maintenu durablement son unité alors que des milliers de kilomètres d'étendue marine séparent ses différentes parties. Cette logique de l'insularisation de l'œkoumène — l'étendue terrestre habitée par l'humanité — s'exprime par une « humanité en archipel », selon la formule d'Olivier Dollfus⁸.

6. LOMBARD (Denys), *Le carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, Paris, École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 1990 (3 t. : 1. *Les limites de l'occidentalisation*; 2. *Les réseaux asiatiques*; 3. *L'héritage des royaumes concentriques*).

7. BUTEL (Paul), *Histoire de l'Atlantique de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Perrin, 1997.

8. DOLLFUS (Olivier) (dir.), « Le système Monde », in BRUNET (Roger) (dir.), *Géographie universelle*, Paris, Belin/Reclus, 1990, t. 1, partie II.

Diversité des mobilités : sociétés à pattes et sociétés à racines

Avant les changements irréversibles qui s'amorcent en Europe occidentale dès le XVIII^e siècle, l'Humanité a vécu une longue période que l'on peut qualifier d'agricole et qui commence une douzaine de millénaires plus tôt avec les premières formes manifestes et durables de domestication de plantes et d'animaux. Dans les formes les plus anciennes de néolithisation, des sociétés ont domestiqué simultanément des éléments de la faune et de la flore. Cependant, alors que beaucoup ont surtout mis l'accent sur le végétal, passant à une alimentation et un approvisionnement en matières premières tirées très majoritairement des plantes, d'autres se sont progressivement spécialisées dans l'élevage, mangeant surtout de la viande, buvant du lait et du sang, travaillant les peaux et les os. Même si aucune société n'a été jusqu'à se fonder totalement sur la culture ou sur l'élevage, beaucoup vivant sur des équilibres variables entre ces deux composantes, quelques-unes ont opté pour un choix très net : la riziculture inondée est un monde fondamentalement végétal, les pasteurs des steppes eurasiatiques vivaient surtout des animaux. Dans l'ensemble, l'option de la flore l'emporte ; ce n'est d'ailleurs que très récemment que, depuis le Paléolithique, beaucoup d'humains mangent autant de viande.

Mais il y a là une opposition essentielle entre deux archétypes de sociétés géographiquement très différents : des sociétés «à pattes» et d'autres «à racines», pourrait-on dire. Il en découle, en effet, une différence très nette de la nature de la distance. Les premières sont fondées sur la mobilité même de leur base productive, sur la recherche des pâturages et des points d'eau, les secondes dépendent des récoltes et des limites des champs. Il y a eu là une alternative géohistorique majeure⁹. Parmi les sociétés «à racines», le facteur principal de classement est la densité. Entre les groupes peu nombreux sur de grands espaces, sans structures urbaines, pratiquant de très longues jachères et les civilisations hydrauliques très denses et fortement encadrées comme en Asie des moussons¹⁰, se rencontrent de nombreux cas intermédiaires. On peut, en gros, établir une relation inverse entre la densité et la mobilité. À chacun de ces types sociétaux correspond une organisation différente de la distance.

9. L'opposition entre cultivateurs et éleveurs est aussi présente au sein même d'une société. L'opposition biblique de Cain et Abel en dessine la figure symbolique. Beaucoup de combinaisons sociales dans l'Afrique sub-saharienne présentent cette association/opposition dans le temps long, par exemple les éleveurs peuls de l'Afrique occidentale au sein de sociétés de cultivateurs. La concurrence territoriale peut représenter le fondement d'affrontements dramatiques, en particulier en Afrique orientale.

10. En Asie méridionale, les sociétés rizicoles occupent les basses plaines et laissent les montagnes à des peuples beaucoup plus mobiles, mais plus souvent cultivateurs itinérants qu'éleveurs. Ainsi les Thaï ont occupé la plaine de la Menam Chao Phraya avec l'ancienne capitale historique d'Ayutthaya et les peuples des montagnes, pour l'essentiel tibeto-birmans, qui pratiquaient le *ladang* avec une riziculture pluviale.

Les sociétés que les sédentaires qualifient de « nomades » sont essentiellement des mondes d'éleveurs. Elles ont représenté, durant des millénaires, une pression redoutable pour les sociétés agraires les plus proches. De la nécessité d'un grand troupeau découle celle de vastes pâtures. La taille des espaces mis en jeu ne peut qu'être considérable et détermine donc une forte mobilité interne. Or le mouvement est justement possible par la nature même du capital économique : les sociétés « à pattes » doivent être mobiles et elles en ont les moyens. Le cheval et le chameau, mais aussi le bœuf ou l'âne, peuvent tirer des véhicules et être montés. Le seul animal sur lequel est fondé un pastoralisme (partiel, d'ailleurs) sans qu'il puisse servir aussi au déplacement est le renne pour les sociétés lapones (sauf pour la mobilité du Père Noël, mais sa géographie est sujette à discussion)¹¹.

À la différence des sociétés où tout transport suppose un portage à dos d'homme, la maîtrise d'animaux de bât ou de traction autorise la capitalisation de biens en quantité plus importante. L'habitat doit être transportable, donc démontable, cela ne veut pas dire qu'il soit forcément modeste. Les chariots tirés par des bœufs ou des chevaux peuvent transporter des quantités importantes de richesses. De ce fait, les sociétés de pasteurs peuvent construire des agglomérations importantes, même de véritables villes. Karakorum, la capitale de l'Empire mongol, fut une cité de grande taille, groupant un nombre considérable de yourtes¹².

On est donc là en présence des formes sociales dotées du plus grand rayon d'action. En effet, la combinaison d'une mobilité supérieure à celle des chasseurs-cueilleurs, grâce à la domestication de grands herbivores et de la maîtrise de différentes façons de les utiliser (monte autorisant des déplacements très rapides, traction et bât permettant des transports importants) d'une part, et la possibilité de capitaliser, donc de regrouper des populations nombreuses sous une même autorité, comparable à celle des sédentaires d'autre part, autorisent la construction de grandes structures spatiales¹³. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'avant l'invention des moyens de transport mécaniques, les plus grandes constructions territoriales réalisées (mais pas les plus durables) aient été le fait d'éleveurs¹⁴. Les relations avec les sociétés d'agriculteurs à plus faible rayon d'action ne pouvaient être que conflictuelles : les métriques n'étaient pas semblables.

La concurrence territoriale n'était pas la seule relation possible. Les capacités de mobilité des éleveurs leur fournissent la possibilité d'une

11. DIAMOND (Jared), *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2000.

12. GROUSSET (René), *L'empire des steppes*, Paris, Payot, 1965 ; CHALIAND (Gérard), *Les Empires nomades. De la Mongolie au Danube*, Paris, Perrin, 1995.

13. PLANHOL (Xavier de), *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 1968.

14. DIGARD (Jean-Pierre), *Une histoire du cheval*, Arles, Actes Sud, 2004.

activité essentielle, celle de pouvoir établir des relations entre des lieux très éloignés. Cette fonction caravanière se comprend comme la création d'un lien entre des mondes de sédentaires lointains. Il faut cependant envisager les aspects internes aux sociétés pastorales qu'entraîne l'activité marchande aux longs cours : la route et le relais. Pour que cheminent les caravanes, il faut savoir où passer ; il y a donc une nécessaire connaissance géographique des voies de passage, des cartes mentales, des points de repères, mais aussi des aménagements (ponts, relais, signes construits qui guident...). La marque réticulaire la plus nette est celle de nœuds fortement structurés, permettant de refaire ses forces, de jouer le rôle de triage. On peut appeler « oasis » de tels éléments spatiaux¹⁵. Leur situation ne se comprend qu'en fonction des réseaux de routes caravanières auxquels ils participent, même si leur site nécessite des conditions locales de milieu autorisant le réapprovisionnement, la présence de l'eau en particulier¹⁶. Par les oasis, les sociétés pastorales incluent des sous-ensembles sédentaires et agricoles, mais en position mineure, dominée, au service d'un monde fondamentalement d'éleveurs et de commerçants à grand rayon d'action.

La tentation est grande de ranger dans la même catégorie des organisations sociales où les routes jouent un rôle central, mais où il s'agit de voies maritimes. Les thalassocraties ne peuvent cependant pas être rangées dans la même catégorie, même si elles relient également des mondes sédentaires éloignés. En effet, il y a toujours des bases productives agricoles qui assurent à la fois la plus grande partie de l'alimentation des marins et la production de leurs moyens de transport. Les bateaux supposent des forêts, mais aussi du textile et un artisanat diversifié. Les ports sont les lieux d'habitat, et pas seulement des haltes comme les oasis pour les caravaniers¹⁷. Les thalassocraties se comprennent donc plus comme des projections marines de mondes agraires que comme les sociétés totalement distinctes que sont les sociétés pastorales¹⁸. Cependant, la capacité de projection maritime de sociétés agraires, en permettant

15. L'oasis au sens strict est un petit sous-ensemble agricole, ce qui nécessite un point d'eau, situé sur une route caravanière dont elle est un relais. Elle représente un élément social à la fois méprisé (et, dans les configurations sahariennes où les oasis sont de très petite taille, dominées, peuplées d'esclaves) et rêvé pour ceux qui vivent l'austère contrainte du désert. Ainsi, dans l'imaginaire arabe et le texte coranique, le paradis est un jardin, une oasis – ce qui n'est pas contradictoire avec le mépris du champ cultivé et de celui qui le cultive.

16. RETAILLÉ (Denis), *Le monde du géographe*, Presses de Sciences Po, 1997 et « L'espace nomade », *Géocarrefour*, 1998, p. 71-82.

17. On peut cependant remarquer que les pasteurs développent un artisanat spécifique à l'élevage et à la vie nomade : travail du cuir (maroquinerie), en particulier pour l'harnachement des chevaux ou des chameaux, métallurgie...

18. Il a existé des sociétés de « nomades des mers » en Asie du Sud-Est (les Bugis), mais ce sont des cas limites et rares. Les sociétés polynésiennes ont souvent une forte dimension réticulaire, du fait de bases territoriales en archipels, mais comportent des ancrages insulaires pérennes.

la structuration de diasporas, représente un moyen essentiel de mise en place de réseaux réducteurs de distance¹⁹.

L'organisation spatiale des sociétés agraires, dans sa très grande variété, nous est beaucoup plus familière. Le fait essentiel découle de la contrainte du végétal : ces sociétés sont attachées au sol par les racines de leurs cultures (aux différents sens du mot culture). Au regard de la mobilité des chasseurs ou des cueilleurs, les sociétés agricoles ont inventé l'immobilité géographique²⁰. Cela ne signifie pas, évidemment, que tous les éléments en sont assignés à résidence. La spécialisation plus poussée des lieux qui en découle nécessite au contraire des mouvements constants pour les relier. Le poids démographique autorisé par l'agriculture permet des projections lointaines qui, à terme, permettent de repousser ou de contrôler les éleveurs. Les sociétés se sédentarisant se sont « rivées au sol », selon la formule de Ratzel. Mais avec la monnaie et l'écriture, mais aussi avec le développement d'infrastructures et de techniques de transport, les sociétés sédentaires inversent leur handicap géographique de réduction de la distance. La notion-clé pour évaluer la révolution néolithique est donc celle d'accumulation. En passant de la géographie fluide des sociétés prédatrices à l'inertie spatiale de la sédentarisation, les sociétés modifièrent leurs distances et, de ce fait, leurs structures spatiales et temporelles.

L'*asabiya*²¹ ou la réduction interne de distance

À la différence de beaucoup de mammifères, dont certains petits peuvent se tenir sur leurs pattes quelques instants après leur naissance et suivre le troupeau ou ne nécessitent le plus souvent que quelques semaines de prise en charge totale, les jeunes des groupes humains sont à la charge des adultes très longtemps. Il y a là une interaction entre une évolution biologique (morphologie de la station debout et prématurité) et le processus de socialisation²². On a là affaire à un processus individuel de socialisation des membres d'un groupe, en même temps qu'une nécessité pour ce groupe de garder sa cohésion, afin de se pérenniser en protégeant ses petits et en reproduisant en eux ses caractéristiques sociales. Les enfants très jeunes posent donc un problème difficile à résoudre pour toute société mobile tant qu'elle n'est pas dotée de gros moyens de transport, en particulier grâce à la domestication de gros mammifères. Pendant longtemps, ils ne peuvent pas se déplacer par

19. BRUNEAU (Michel), *Diasporas et espaces transnationaux*, Paris, Economica, 2004.

20. CAUVIN (Jacques), *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, Flammarion, 1997.

21. Janine et Dominique SOURDEL, *Dictionnaire historique de l'Islam*, PUF, 2004.

22. BURENHULT (Goran) (dir.), *Berceaux de l'humanité*, Paris, Larousse, 2003.

eux-mêmes ou ne peuvent le faire que sur de très courtes distances. La maîtrise relative de l'étendue d'un enfant de trois ans n'est en rien comparable à celle d'une gazelle de quinze jours ou d'un louveteau de cinq mois. Nous avons insisté sur la mobilité géographique de l'espèce humaine ; son enfance apporte une forte restriction à cette capacité.

La nécessité, pour la survie de l'espèce, de vivre en groupe plurigénérationnel est un élément-clé de la socialisation présent chez tous les primates, mais développée grâce aux capacités cérébrales humaines. L'anthropologie nous apprend que l'on ne peut réduire la production du lien social à une seule dimension : l'économie, la parenté, la religion, le politique, etc. Il n'est pas plus exclusivement territorial. Tous les aspects dépendent de ce lien et le conditionnent. Je propose, de l'appeler '*asabiya* en hommage à Ibn Khaldoun qui, le premier, a poussé très loin l'analyse de ce qui fait la cohésion d'une société. Par ce terme, difficilement traduisible, il désigne le sentiment d'appartenance au groupe, à la tribu, au clan, mais on peut également le traduire par « lien du sang » ou « esprit de corps ». L'*asabiya* peut être interprété géographiquement comme la reproduction quotidienne de la proximité, de ce qui fait que des êtres humains se considèrent comme proches.

L'idée de la prohibition de l'inceste comme fondement des sociétés humaines, proposée en 1949 par Lévi-Strauss, connut une grande fortune. En ramenant à un nœud unique et simple l'organisation de la sexualité et de la parenté, il mettait l'accent sur une forme semble-t-il universelle du lien social. On a, depuis, insisté sur la diversité considérable des interdits : ce qui est totalement prohibé ici a pu être licite, voire favorable, là. Mais ce qu'on ne conteste pas, c'est que, sans qu'il y ait forcément des règles indiquant qui on doit épouser, il y en a toujours précisant avec qui on ne doit pas s'unir. Notre société occidentale contemporaine n'y échappe pas, non seulement par ses textes juridiques, qui définissent toujours un périmètre de l'inceste, mais aussi par ses pratiques (ainsi dans les familles recomposées les relations entre jeunes sans parentés officielles ou liens biologiques mais élevés ensemble se heurtent à d'évidentes réticences). L'interdit fonctionne comme l'envers de l'obligation de recréer perpétuellement du lien, de produire du social.

De ce fait, sans rentrer dans les polémiques anthropologiques sur le rôle fondateur ou non de l'interdit de l'inceste, sur son caractère producteur des systèmes de parenté, on peut l'utiliser comme synecdoque du lien créateur permanent de la société. Il s'agit de produire des proches qui ne soient pas trop proches. Élément central de la reproduction sociale, il est particulièrement visible dans les groupes où les systèmes de parenté composent la structure la plus lisible. Les règles du mariage forment un système scalaire dans la mesure où elle reposent généralement sur deux seuils : celui de la trop grande proximité (l'inceste) et

celui du trop fort éloignement (la sortie hors de la plus grande coquille sociale acceptable). L'intervalle de l'épousable est évidemment un espace métaphorique, dans la mesure où les pratiques, souvent contraintes, de localisation des époux (matri- ou patri-localité, voire des combinaisons plus complexes) ne correspondent pas forcément aux règles d'appariement. L'important reste de créer des liens qui traversent et tissent le corps social ainsi constamment légitimé. On peut interpréter de la même façon la logique du don. Comme l'inceste, il a la particularité de multilocaliser le social, mais à l'intérieur d'un périmètre qu'il contribue également à définir. On pourrait étendre le raisonnement à toutes les dimensions d'une société: la prise de décision collective, le politique, les pratiques d'une langue commune, les rites religieux, etc. Dans tous les cas, il y a production de l'unité collective et de la diversité interne.

Toutes les sociétés tissent constamment des relations entre des éléments nécessairement dissemblables. Elles produisent donc du même et de l'autre dans toutes leurs dimensions, à commencer par celle fondatrice d'une espèce sexuée, socialisée en genres, d'où la lisibilité des structures de parenté. De la nécessité de différenciation interne découle des topologies propres à chaque dimension. Lorsque on dit «un proche» en terme de parenté, on évoque quelqu'un qui peut être fort éloigné géographiquement. Les proximités économiques ou politiques relèvent également d'autres distances. Il n'empêche que toutes ces mesures ont à voir avec les positions spatiales dans la portion terrestre, continue ou discontinue, qu'occupe la société concernée. L'écheveau de ces liens structure en permanence la fabrique de l'unité sociale.

Mondialisation et cohésion : la contradiction toujours présente

Aujourd'hui, l'ubiquité informationnelle, la facilité technique des transports de personnes et de biens pourraient laisser deviner l'horizon proche d'une fin de l'histoire de l'éloignement. De fait, des indices suggèrent les linéaments d'une société-Monde, d'une *'asabbiyya* mondiale. Mais cette «fin des territoires» se heurte à la résistance des racines des différents modes de production du lien social, localisé et localisant. L'interconnexion croissante des sociétés exacerbe la mise en évidence de leurs spécificités. Comme dans l'Europe du XIX^e siècle où simultanément la Révolution industrielle réduit rapidement les distances et, de ce fait, favorise le mouvement des nationalités. La reproduction de la proximité sociale, la construction du «Nous», souvent qualifiée du terme ambigu d'«identité», supposent simultanément la représentation de l'altérité plus ou moins irréductible des «Autres», selon un processus que les sociétés se renvoient en miroir, puisque chacune est autre pour ses

voisines. C'est un phénomène d'autant plus intense que l'interaction avec ces autres devient plus forte. Aujourd'hui, les échanges de plus en plus généralisés entre les hommes, ce qu'on nomme souvent mondialisation, les rapprochent, mais simultanément les éloignent en rendant plus intenses les quêtes d'identité. Si l'éloignement favorisait le fractionnement, aggravant ainsi la distance, le rapprochement exacerbe les diversités sociétales, reproduisant ainsi des mises à distance. La complexité de la distance reste au cœur de la condition géohistorique du social.

Bibliographie

- BAUELLE (Guy), *Géographie du peuplement*, Paris, Armand Colin, «Cursus», 2000.
- BOUDAN (Christian), *Géopolitique du goût. La guerre culinaire*, Paris, PUF, 2004.
- GRATALOUP (Christian), *Géobistoire de la mondialisation*, Paris, Armand Colin, 2007.
- LÉVY (Jacques) (dir.), *L'invention du Monde: une géographie de la mondialisation*, Paris, Presses Sciences Po, 2008.
- MAZOYER (Marcel), ROUDART (Laurence), *Histoire des agricultures du monde: du Néolithique à la crise*, Paris, Le Seuil, 1997 («Points Histoire», 2002).